

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rose impérial

Raphaël Boissé

Volume 54, Number 2 (298), Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boissé, R. (2013). Rose impérial. *Liberté*, 54(2), 58–60.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RAPHAËL BOISSÉ

ROSE IMPÉRIAL

Des périls d'offrir trop tôt
un cadeau d'adieu.

DE SES PETITS DOIGTS NOUEUX, THÉRÈSE referme avec difficulté le portail de fer rouillé. Son mari, plus loin dans l'allée de gravier, ne l'a pas attendue. Ses pas lourds soulèvent une poussière grisâtre dans l'air brûlant. De l'autre côté de la rivière, les cheminées jumelles crachent leur fumée chargée de ce fameux relent d'œufs pourris. Pour un visiteur, l'odeur de l'usine de papier agresse où qu'il soit dans la ville, mais les résidants, eux, sont habitués et ne la sentent plus, à moins d'être très près des cheminées. Comme dans ce cimetière, par exemple, où Thérèse ne vient que très rarement. Mais ces pauvres morts qui sont toujours ici, pense-t-elle. Peut-être qu'ils se sont habitués, eux aussi.

Elle rattrape son mari qui s'est arrêté pour essuyer la sueur sur son visage. Une fois de plus, elle l'interroge du regard. Comme unique réponse, il sourit et poursuit son chemin avec enthousiasme. Tout à l'heure, sans dire pourquoi, il a insisté pour que leur marche ne suive pas le trajet habituel. Elle aime bien l'idée de changer les petites routines, mais pourquoi s'enfoncer davantage dans ce cimetière nauséabond, et dans une pareille chaleur ?

Elle peine à le suivre quand il emprunte une allée secondaire, menant bientôt à une partie du cimetière qui lui est inconnue. Sûrement une nouvelle section, car il n'y a que des tombes récentes, des arbrisseaux, et bien peu d'ombre.

Veut-il lui montrer la tombe d'une vieille connaissance morte depuis peu ? Elle ne regarde jamais la chronique nécrologique dans le journal. Son mari, parfois. Quel décès pourrait bien lui inspirer ce sourire tenace ? À bien y penser, plusieurs. Rancunier, colérique et felleux, il se délecte souvent des malheurs d'autrui.

Comptant les rangées loin devant, il bifurque sur la pelouse clairsemée, s'immobilise et saisit l'anneau de laiton fixé sur une grande pierre rectangulaire gris-rose, très récente.

«TOUPIN» crie la pierre, en caractères gigantesques. Pendant qu'elle s'approche lentement, il se retourne, encore plus souriant. Abasourdie, elle lit les petits caractères, pour être vraiment certaine.

Gérald Toupin 1942–
Thérèse Toupin 1948–

— Gérald...

Thérèse ne peut en dire plus pour le moment. Elle touche le monument. Étonnamment froid, malgré le soleil qui plombe depuis quelques heures. C'est lisse sur la face avant et rugueux sur les côtés. C'est bien de la pierre et ça vaut quelques milliers de dollars. C'est bien de la pierre et pas une mauvaise farce.

— Je comprends que c'est beau, dit enfin Gérald, persuadé que c'est l'admiration qui la rend muette. Granit rose impérial, écriture et motifs sculptés au jet de sable.

De son index, elle effleure son nom, puis le tire à droite de son année de naissance. Les caractères sont creusés assez profondément dans le roc. Des motifs floraux entourent les noms, des feuilles ovales sans nervures, et des fleurs qui ressemblent à des hybrides de chrysanthèmes et d'œillets. Il y a même une colombe dans le coin supérieur droit, branche d'olivier au bec. Sur le dessus de la pierre, un autre oiseau, un vrai, a déjà déposé une fiente blanche et verte. Thérèse n'a pas encore parlé et elle ne sait pas par quoi commencer. Les mains sur sa boucle de ceinture, Gérald observe ses réactions.

— C'est beau les roses, hein ? lance-t-il avec une pointe d'impatience. C'est romantique, les roses.

Elle approuve timidement. Elle doit acheter le temps nécessaire pour rassembler ses idées.

— En tout cas, renchérit-il, c'est pas des fleurs qui vont faner, ça c'est sûr. Le granit, c'est pour tout le temps !

Thérèse éprouve un profond malaise, mais la franchise pure

serait imprudente pour le moment. Si elle parle tout de suite, elle connaît le scénario : elle lui expliquerait mal ses réserves, il se cabrerait, elle reculerait pour ne pas le fâcher et lui, au lieu d'y voir une concession, lui reprocherait d'être indécise ou capricieuse. C'était un enchaînement typique. Et il y en avait plein d'autres. Comme les vieux joueurs d'échecs qui finissent par connaître toutes les ouvertures, les vieux couples connaissent tous leurs enchaînements typiques par cœur et, mystérieusement, ils se lassent très rarement de les reprendre.

— Ça a dû coûter cher ! fait-elle enfin, avec une admiration feinte.

Flatté, il lâche sa ceinture et met ses mains dans ses poches de pantalon, comme pour jauger ce qui lui reste.

— Pas tant que ça pour ce que c'est, répond-il. Et puis... tout le reste est réglé ! C'est Daoust et fils, c'est ben simple, eux ils prennent la situation en...

— Le reste ?

— Ben oui... le reste !

Irrité d'avoir à expliquer, il pointe le sol du menton et ses bras raides décrivent dans l'air un rectangle couché, évoquant la fosse qui y sera creusée. Elle se mord la lèvre.

— C'est pas si cher quand tu prends ce qu'ils appellent un « global », explique-t-il. Et on sauve aussi parce qu'on est deux. Ils vont s'occuper de nos corps, du salon, des deux boîtes. C'est du chêne ! Même ce qu'il reste à graver sur la roche, c'est payé. Comme ça, quand on va partir...

Gérald trace encore dans l'air sa fosse, mais cette fois d'un geste ample et harmonieux, comme un vrai maestro de funérailles.

Quand on va *partir*, remarque Thérèse. Assez pudique comme choix de mots. Et quand il évoque ses *boîtes*, sa *roche*, parle-t-il bien des cercueils et de la pierre tombale ? Gérald, l'homme pragmatique, cru et souvent grossier par trop de franchise, se sert maintenant d'euphémismes pour parler de la mort. Qui veut-il ménager ? Elle ou lui ?

— Et est-ce que nos cadavres seront exposés ? demande-t-elle, choisissant volontairement un mot dur.

Il a figé. Très brièvement, mais elle en est certaine. Il acquiesce et précise en bafouillant qu'ils peuvent changer beaucoup de choses à l'arrangement, au besoin.

Ça y est, pense Thérèse, le vent tourne. Elle a trouvé une petite faille. Il s'est gratté le bras en expliquant son plan, déstabilisé. Et elle est pas mal remise de sa stupeur initiale. Les hostilités peuvent commencer. Il ne s'en sortira pas comme ça, le maestro.

— Et puis l'année de notre mort, qu'elle lance, est-ce que

c'est déjà décidé ? Est-ce qu'il faut mourir en même temps pour que les Daoust te fassent un rabais ?

Gérald la regarde, interdit, son regard gris se perd un moment dans ses yeux à essayer de saisir ce qui est à la source de la raillerie. Puis il pousse un juron et s'éloigne d'elle de quelques pas. Dos à sa femme, les mains sur les hanches, consterné, il secoue la tête un moment, remet lentement ses mains dans ses poches. Thérèse attend, avec une petite cruauté qu'elle parvienne à assumer. Ce qu'elle lui reproche, elle pourrait lui dire en quelques mots, tout de suite, mais elle se tait, parce qu'elle le voit enfin comprendre. Comprendre le gros malaise qu'elle a à propos de la pierre, à propos de cette pierre et à propos de plein d'autres pierres qu'il a dressées sur leur parcours. Il tousse, s'éclaircit la gorge. Il va parler. Elle attend, plus curieuse que cruelle cette fois. Il ne dit rien. Sa main droite, dans sa poche, remue nerveusement ses clefs, comme si ce geste pouvait le ramener tout de suite à la maison. Il ne dira rien, il va se refermer, à moins qu'elle le relance un peu.

— Gérald, tu me présentes ça et tout est décidé, j'aurais aimé ça participer un...

— J'TE CROIS PAS ! éclate-t-il en se retournant. Je t'en ai parlé plein de fois avant d'aller voir les Daoust, je recevais toujours tes osties de parades de flanc mou comme « ben là, on n'est pas encore morts » ou « je m'en fous, je vais être morte ». C'est comme les assurances, les placements, la retraite, toute

la paperasse, tu lis jamais ça, ça t'écoeure ! La preuve, c'est que les papiers à Daoust, je te les ai fait signer avec d'autres affaires sans même que tu t'en aperçoives. Ça t'intéresse pas, c'est correct. Mais faut ben que quelqu'un le fasse, câlisse !

Il y a environ quatre mois, il l'avait effectivement consultée pour le cimetière. Il avait posé quelques questions encore après, mais jamais il n'a laissé entendre qu'il faisait des démarches concrètes. Il a fait ça en très peu de temps. Qu'est-ce qui peut justifier cet empressement et surtout, cette discrétion ?

— T'as raison, fait Thérèse. Je lis pas ce que je signe. Je peux te pardonner d'en profiter pour me faire signer des affaires en douce, mais mon nom gravé dans le granit juste là, ça... ça me dérange vraiment. Vraiment beaucoup. J'aime pas non plus

savoir que mon liquide d'embaumement est déjà acheté. Tu nous as acheté une tombe, Gérald ! Pas juste le lot, la pierre est là, gravée, c'est juste si t'as pas creusé le trou ! Tout à l'heure, j'avais presque peur que tu me tues à coups de pelle pour que tout soit réglé. Pis c'est la joie que t'avais ! Gérald, on dirait que t'as hâte. Ça me fait peur.

Elle touche le monument.
Étonnamment froid, malgré
le soleil qui plombe depuis
quelques heures. C'est
lisse sur la face avant et
rugueux sur les côtés. C'est
bien de la pierre et ça vaut
quelques milliers de dollars.
C'est bien de la pierre et
pas une mauvaise farce.

Il ne répond pas et semble réfléchir. Son regard dérive, se fige sur la pierre et se durcit. Il s'avance, en sortant un mouchoir de sa poche de veste.

— C'est de la marde d'oiseau, ça ! s'offusque-t-il.

Il frotte le dessus du monument avec une frénésie un peu inquiétante.

— Calme-toi, bon sang, tu vas user le granit ! Comprends-tu ce que je dis ? Gérald ?

— Ah, c'est tout séché ! Ton eau ! Donne-moi ton eau !

Elle obéit et reste patiente. Il prend une bonne gorgée, verse sur sa tête chauve quelques gouttes qu'il étend du front à la nuque. Rafraichi, il mouille son mouchoir et frotte plus lentement, sans vraiment regarder ce qu'il fait.

— Tu trouves qu'avec ça, fait Gérald en pointant le monument, on a l'air d'être du monde plate qui attend juste de sauter dans la fosse, c'est ça ?

— Ben... assez... fait-elle, surprise par le ton conciliant de son mari, et surtout qu'il daigne se pencher sur son point de vue à elle, et qu'il le formule avec autant de précision.

— Ah merde, je l'étends, astheure !

La face supérieure de la tombe présente des aspérités qui rendent le nettoyage impossible. Il regarde son mouchoir sale, fait la moue, et le range négligemment dans sa poche. Il recule de quelques pas et redresse ses épaules en replaçant sa veste d'un geste un peu vaniteux, comme si la pierre était un miroir.

— Pour moi, ce monument-là, il dit que les Toupin, c'est des gens fiers, des gens qui prévoient. Je comprends pas ce qu'il y a d'automatiquement plate à prévoir. Isidore Bélaïr, quand il est mort, sa femme a dû hypothéquer leur maison pour payer l'enterrement. Elle s'est ramassée avec des gros versements qui lui mangeaient presque toute sa pension. Elle est morte dans la misère cinq ans plus tard. Pour moi, c'est ça, être plate.

Il se tait un moment, semble hésiter, puis s'avance, le pas pesant, s'accoude sur la pierre et y verse distraitemment le reste de la bouteille d'eau, comme un vieux barman désabusé.

— Bon, pis y a pas seulement la fierté. Il y a ce que les docteurs m'ont dit l'année passée. Tu le sais, mon cœur est usé pas mal, je peux mourir dans vingt ans ou demain. Mets-toi à ma place, je peux plus rien organiser de sérieux, à part peut-être notre tombe. C'est comme si j'étais mort. Les docteurs m'ont fait plus que peur avec leurs tests, ils m'ont tué.

Son dos glisse lentement sur le granit jusqu'à ce que ses fesses touchent l'herbe. Il se frotte la poitrine en grimaçant, ce qui alarme un peu Thérèse.

— Ça va ? Tu vas pas faire une crise, là.

Il tousse trois fois, ça lui fait mal, son regard se voile. Confus, il empoigne son mouchoir dans sa poche et s'essuie maladroitement le visage. Ses mouvements ont une raideur et une maladresse inhabituelle.

— Gérald ! Tu vas faire une crise ! Ton spray ! Où ce qu'il est ton spray ?

Elle lui prend la main droite. Gérald dresse ses deux pouces, pour exprimer qu'il va bien.

— C'est pas une grosse, râle-t-il, c'est bon. Ça fait dix minutes que je l'endure... Ç'a commencé quand tu m'as parlé de cadavres.

— Ton spray !

— Dans ma poche de pantalon, à droite. Aide-moi... j'ai les bras mous... je vois plus grand-chose... Faudrait que t'appelles l'ambulance après.

Elle s'agenouille près de lui et s'exécute promptement. Tout en répondant distraitemment aux questions de la téléphoniste du centre d'urgence, elle observe le visage de son mari. Grisrose comme le monument, encore tout en grimaces à cause du goût amer du médicament : il ressemble vraiment à une gargouille, remarque-t-elle en esquissant un sourire gêné.

— Là, tu meurs pas, OK ? murmure Thérèse.

Gérald secoue la tête. Déjà son teint reprend des couleurs normales.

— Ah non, ça se peut pas. Ce serait trop con que je meure sur ma tombe. On rirait de moi pour un maudit bout.

Il se redresse péniblement pour être mieux adossé au monument.

Le froid de la pierre semble lui faire du bien. Ses yeux embués par le médicament se mouillent de larmes.

— Thérèse, murmure-t-il, je le sais à quel point je suis pas endurable. Je sais même pas comment tu fais. Je vais sûrement mourir avant toi. Fais ce que tu veux après ma mort, mais quand ce sera ton tour, viens me rejoindre ici. Pis prends ton temps, moi c'est sûr que je t'attends. T'es la seule personne du monde que je réussis à supporter. Avec toi, j'arrive même à me tolérer. Mais tout seul, je m'arracherais la tête. Je sais pas ce qu'il y a après, mais si jamais ça dure longtemps, je veux être avec toi. C'est pas ben romantique à dire, mais c'est surtout pour ça, la pierre pis toute. Comme un grappin pour être sûr de t'avoir.

Sa main tremblante se lève et ses doigts se referment dans l'air, mimant le grappin. Elle lui caresse la nuque. Rassuré, il la regarde avec une douceur toute nouvelle.

— Embrasse-moi, chuchote-t-il.

— C'est parce que t'as la face beurrée de crotte d'oiseau, avoue-t-elle en riant un peu, surprise de sa propre spontanéité.

— Hein ? Voyons donc ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu t'es frotté avec ton mouchoir, t'avais l'air à demi-conscient.

Il rit mollement sans trop s'en faire. Ça va mieux. Pour lui, et pour eux surtout.

La sirène de l'ambulance se fait bientôt entendre. Au son, ça devrait être une question de minutes. **L**

— Ce monument-là, il dit que les Toupin, c'est des gens fiers, des gens qui prévoient.